Intercalaire

André Hamel

Numéro 147, novembre 2015

Vérité et mensonge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, A. (2015). Intercalaire. *Moebius*, (147), 107–113.

ANDRÉ HAMEL

Intercalaire

L'Auteur est de ceux qui écrivent beaucoup et ne publient pas en raison de leur incapacité à résoudre l'angoissante dépendance de l'écrivain vis-à-vis du lecteur. Il est de ceux-là qui ne parviennent pas à adopter un réconfortant et malléable lecteur fantasmé, ni mononk fucké, ni universitaire agrégé, dont la réalité se situerait quelque part entre le crayon mâchouillé, substitut à son pouce que l'Auteur enfant suçait, et l'éditeur-doudou, suppléant institué du lecteur réel, illusion sans laquelle tout ce qui écrit serait réduit au silence dès la création de « Document 1 ».

Amadeus Amyot, commentateur agréé

Le texte qui suit est un extrait des *Chroniques de la mémoire et de l'oubli*, roman inachevé de l'Auteur à paraître en mars 2065 chez Farewell Éditeurs, Collinsville, Illinois.

2031 – Cahokia Mounds State Park, Collinsville, Illinois

À l'époque où j'ai écrit les chroniques grand-méroises de l'André Allibert que j'étais, je croyais que l'on ne pouvait discuter que de ce que l'on connaissait bien, n'affirmer que ce que l'on savait être vrai, ne raconter que ce que l'on avait vécu ou ce dont on avait été le témoin. Seule la mémoire me semblait pouvoir être garante du vrai, à condition de la bien diriger dans sa recherche des faits et surtout de tout mettre en œuvre pour qu'elle ne fût pas contaminée par l'imagination, laquelle ne devait servir qu'à dramatiser, les embellissant, la discussion, l'affirmation, le récit. La mémoire me semblait être un mégacentre de données – en d'autres temps et sous d'autres mystiques on aurait

dit un réceptacle ou une voûte – dans lequel avaient été enregistrées, et le seraient sans cesse, tantôt en mode automatique, tantôt en mode volontaire, puis stockées, le temps que durerait mon temps, les traces de tout ce que j'avais pu et pourrais vivre et connaître, lieux, personnes, événements, depuis mon premier souffle, celui de l'inspiration à l'origine du cri, jusqu'à mon dernier, l'expiration, le râle, le souffle qui précède le silence et annonce l'oubli.

Du fond de ce collecteur intérieur, et par l'effet de la magie discrète et suggestive d'un événement extérieur comme un bruit, une odeur, une image, il se pouvait, et je le souhaitais ardemment, que se reformât et s'échappât vers la surface une représentation d'une structure de données, d'une forme enfouie, ce qu'on appelle un souvenir, décryptage inattendu d'un amas apparemment inextricable de métadonnées.

Du fouillis des traces mémorielles engrangées, par l'action cette fois de ma volonté et au terme d'un parcours sinueux et ardu parsemé de mécomptes, de surprises et de méprises, il se pouvait, et j'y tendais âprement, que je parvinsse à extraire ce qu'on nomme un rappel, une forme d'abord à peine esquissée comme à la craie et qui, à mesure que je faisais se dissiper le voile de ténèbres qui la couvrait, en venait à ressembler à une belle et pâle aquarelle dont les teintes douces, sous la lumière à laquelle je la soumettais, finissaient par se rapprocher de la brillance de certains acryliques.

Souvent je me suis abandonné au plaisir que me procurait l'obscur douceur de ces lentes descentes de la conscience vers le rappel tout autant que je me suis délecté de la fébrilité que provoquait chez moi la fulgurance des remontées inopinées du souvenir vers la conscience. Je n'étais qu'André Allibert et n'appréciais de la mémoire que les choses advenues et oubliées, celles dont on se souvient, comme malgré soi, et celles que l'on se rappelle, comme malgré elles. Et que l'on croit vraies.

Je n'étais pas Victor Lupin et ne savais rien de la mémoire supplétive, la mémoire des choses inconnues et de celles que l'on a tues. Je n'avais pas encore éprouvé l'effet combiné du vieillissement et de la pharmacopée, constituée de psychotropes et de neuroleptiques, que m'administra la

Nanny, la multinationale chinoise de la gériatrie qui me prit en charge à la fin de l'année 2015 et qui me prodigua soins, gîte et couvert, et m'asservit pendant quinze ans. J'ignorais tout de l'effet de synergie médicamenteuse qui entretiendrait chez moi, Victor Lupin, pendant toutes ces années et encore maintenant, un état de douce démence, un état de démence légère, qui s'attaqua pour en augmenter la porosité, sans pour autant la dissoudre, à la membrane cartésienne que l'éducation, les bonnes mœurs et l'hostie de gros bon sens avaient ourdie et tendue entre ma mémoire et mon imagination. Voilà que, par perméabilité membranaire, se fécondèrent au fil du temps, l'une l'autre, la sage et la folle du logis. Je me mis à me rappeler des personnes, des lieux, des événements que je n'avais pas connus, fréquentés, vécus. Depuis lors, ma mémoire s'enrichit de souvenirs inexistantes et de rappels fabriqués dont en retour se nourrit l'imagination qui les a créés.

André Allibert ne se permettait de relater que ce qu'il croyait, voulait être vrai. Par conséquent raconta-t-il peu et décrivit-il beaucoup, confondant finesse de description et vérité de narration à la manière des champions du nombre pour qui la précision dans l'erreur tient lieu d'exactitude. Cette méprise est caractéristique de la première partie d'un roman qu'Allibert avait pompeusement intitulé *La discordance des temps* et qu'il ne serait jamais parvenu à compléter sans l'irruption dans sa vie, qui est aussi la mienne, de ce Victor Lupin que je suis.

Tant qu'il ne s'agissait que de lui, de l'enfant et de l'adolescent qu'il croyait avoir été, et des murs entre lesquels il avait grandi, et des cours où il avait joué, et des rues dans lesquelles il avait erré, et des écoles qu'il avait fréquentées, et même des rassemblements auxquels il avait participé, André Allibert pouvait écrire, décrire et même raconter un peu. Il écrivait comme peignait notre père. Je revois encore cette toile de papa, que j'ai longtemps conservée et sur laquelle il disait avoir représenté son grand-père Alphée Allibert. On y voyait en gros plan une petite galerie et les quelques marches qui y menaient, sans rien d'autre devant ni sur les côtés. Sur la galerie de bois, une chaise vide, une chaise de bois à fond de babiche, adossée à un mur de bois, un mur en clin de cèdre, non loin d'une

porte qu'on pouvait supposer être elle aussi de bois. Il y avait sur le plancher de la galerie, quelque part entre la chaise et la porte, une paire de vieilles bottines éculées au cuir ratatiné, l'une reposant sur sa semelle, l'autre sur son côté. C'est dans ces circonstances que je connus l'arrière-grand-père d'André Allibert, le mien. Il somnolait, affirmait papa, prétendait le peintre, dans la cuisine d'été de cette maison campagnarde sur laquelle donnait la porte défraîchie qu'on devinait plus qu'on ne la voyait, suggérée qu'elle était par l'écrû de la toile plus que représentée par les couleurs et les traits. C'est de cette porte, pour qui savait voir, que ressortirait, pour qui savait attendre, le vieil Alphée, les yeux alourdis par la sieste. Il chausserait ses bottes et disparaîtrait de la toile comme il y était venu pour aller, dans le monde des faits, soigner les bêtes à l'étable.

C'est ainsi que Jean Allibert, notre père, peignait ce qu'il croyait être la vérité des personnes. C'est ainsi que cet André Allibert que je fus n'est jamais parvenu à compléter l'écriture des chapitres d'un roman qui devaient raconter l'histoire d'un grand-père dont il ne savait rien, ou si peu, et celle d'une arrière-grand-mère dont il ne savait rien de plus. C'est dans les affres de la mémoire sans imagination qu'il se débattit quand il voulut écrire sur Victorine Grammont d'abord, son arrière-grand-mère qui avait cousu pour les dames anglaises de la Côte-des-Neiges, c'est tout ce qu'il en savait, et sur George Lupien ensuite, son grand-père qui avait fini sa vie chez les fous, ce qu'il n'avait jamais vraiment su. C'est son combat avec la mémoire qu'il a relaté dans son impubliable *Seul en mes temps*, ni journal ni flux de conscience, mais ennuyeux témoignage sur son incapacité à s'approprier le monde en le créant et représentation pathétique de ce processus de répétition mortifère dans lequel il s'était engagé, qui le possédait et dont ne pouvait résulter, et ne résulta, qu'une extrême rigidité mémorielle. Le silence.

Heureusement, moi Victor Lupin, j'ai pu reprendre, poursuivre et compléter l'œuvre d'André Allibert en dépassant les limites de la mémoire que lui, jamais, ne sut franchir. Cette transcendance, car c'est de cela qu'il s'agit, je la dois, cela on le sait puisque je l'ai déjà dit, à l'action

du cocktail médicamenteux de la Nanny qui transforma, la perméabilisant, la membrane cartésienne de mon cerveau en une membrane intermodale, rendant de la sorte possible l'interconnexion entre la mémoire et l'imagination et accélérant, au contrefil du temps, la commutation de l'une à l'autre. Il en dérivait un désintérêt à l'égard de ce que je savais et un intérêt pour ce que j'ignorais, ce qui fit que je m'éloignai de plus en plus du monde connu des choses et des personnes et me rapprochai de l'inconnu, apprenant à découvrir ce que j'ignorais être là plutôt qu'à seulement reconnaître ce que je savais être ici.

Ma grand-mère maternelle Marie-Louise Trépaigne-Lupien a vécu avec nous jusqu'à l'année de mes quatorze ans. Puis elle est morte. Elle était vieille et malade. Ma grand-mère paternelle Mary-Jane Timmony-Allibert vivait chez la tante Germaine où j'aimais aller profiter de la compagnie de mes cousins et de leur chien Blakie jusqu'à ce qu'il mourût, au bout de son sang, après avoir dévoré des boulettes de viande hachée qu'un voisin lui avait servies mélangées à du verre broyé. Dans mes *Chroniques de la mémoire et de l'oubli*, de ces deux femmes pas plus que de Blakie, je ne parle que peu ou prou ni ne les raconte puisque, les ayant côtoyées, je ne sens point l'intérêt de m'en souvenir ni le besoin de me les rappeler. Elles ont été, et je le sais, elles ont été de ma vie. De la même façon et quoique je ne l'ai pas connu, pour la bonne raison qu'il est mort alors que papa n'avait pas quinze ans, je me suis peu intéressé à mon grand-père paternel, Ovide Allibert, puisque toujours on m'en a beaucoup parlé et qu'en outre je pouvais, et puis encore, facilement retracer son existence dans des journaux découpés par maman ou, mieux, dans *Parmi mes souvenirs*, récits de son enfance écrits par papa, un peu avant sa mort, sur une vieille Hermes Baby ayant servi à ma sœur Louise Allibert le temps de ses études en journalisme. Ceux-là et plusieurs autres que j'ai connus ou dont on m'a parlé sans restrictions, et dont je crois savoir tout ce qui vaut d'être su, je n'ai pas ressenti le besoin de les exhumer de ma mémoire et d'en bavarder avec vous. Pour eux, je ne peux rien, la mémoire les a pétrifiés.

Pour d'autres, il n'est rien que je ne puisse, la mémoire n'ayant sur eux aucune prise. Telle celle-là dont on ne m'a

rien dit, ou presque, cette couturière d'Hochelaga dont je sais seulement qu'elle avait acheté à Montréal et fait livrer par train à Grand-Mère chez ma grand-mère, sa fille, pour qu'elle pût donner une éducation musicale à ses filles, dont ma mère, un piano qu'elle s'était procuré chez Archambault, dans les années 1920, et dont j'ai deviné un jour, au fond du banc dans lequel étaient rangés des cahiers de musique, la présence oubliée du livret des paiements; tel celui-là qu'on a tu et dont je ne sus rien avant de le mettre en mémoire après l'avoir exhumé des registres des sépultures de l'asile Saint-Michel-Archange et de m'être laissé dire, lors d'une interminable conversation téléphonique avec une lointaine cousine plus âgée que moi, qu'il aurait, lui avait-on dit, croyait-elle se souvenir, voulait-elle se rappeler, qu'il aurait, me dit-elle, l'entendis-je me dire, ô circonvolutions, beaucoup aimé « regarder par les fenêtres »; ces deux-là m'ont envoûté par la méconnaissance que j'avais de la première et par l'état d'ignorance qu'on avait cultivé chez moi pour le second. C'est sur eux surtout que j'ai écrit puisque d'eux je ne savais rien. C'est par la force de l'imagination mémorielle dont André Allibert était dépourvu que je suis parvenu à façonner les souvenirs que j'ai aujourd'hui de ces deux êtres dont j'ai raconté l'histoire dans les *Chroniques*.

Mais entre-temps je vécus et dus subir les affres d'André Allibert à qui, moi Victor Lupin, je me substituai à compter de ce jour de la fin de l'année 2015 où nous fûmes pris en charge par la Nanny jusqu'à ce que je reprisse et surtout complétasse les *Chroniques de la mémoire et de l'oubli* dans les mille jours qui suivirent la cérémonie funèbre en l'honneur de notre sœur Louise Allibert, cérémonie de dispersion des cendres qui se tint chez les Midouètes du Cahokia Mounds State Park à l'automne 2030 et à la fin de laquelle je fus mis en présence du jeune Gilgamesh, celui-là même qui devint par la suite votre Guide en raison de son omnipotence à créer le monde tel qu'il est et non tel qu'il pourrait devrait être, ce qui le distingua, le distingue et le distinguera à jamais de tous les chefs qu'avec raison, avant sa venue, vous avez répudiés.

Quand Victor Lupin parle de l'imagination mémorielle, la sienne, comme étant à l'origine des récits dont il s'attribue la paternité, il surjoue son rôle de narrateur, car, ne le laisse-t-il pas lui-même entendre, cette œuvre à paraître chez Farewell n'est que la résultante de la libération de vives tensions mythogènes provoquées par l'interaction des psychotropes et des neuroleptiques administrés par la Nanny à André Allibert Victor Lupin, tensions libérées par le magnétisme du jeune Gilgamesh qui, le Jour de l'Incipit de l'An 1 de notre Ère, eut la révélation de l'écoulement véridudinaire et de la fragilité du vrai.

En vérité, je vous le dis, l'auteur, c'est moi. Et le lecteur aussi. Et je n'écris que ce que je lis que j'écris. Et je ne lis que ce que j'écris que je lis.

Il est un espace qui nous appartient. Ni à vous ni à moi. Ni à l'auteur ni au lecteur. Un espace dans lequel errent des narrateurs que nous créons tels qu'ils ne sont pas, n'ont été ni ne seront. Un espace qui nous lie l'un à l'autre, un espace auquel nous sommes attachés avec passion et que nous fréquentons par assuétude. Objet d'addiction qui nous sépare tout autant qu'il nous lie. Ce livre qu'auteurs nous lisons et que lecteurs vous écrivez. Pour créer le monde tel qu'il est. Et non tel qu'on le dit. Ni tel qu'il devrait être.

Amadeus Amyot, auteur, lecteur
et commentateur agréé